

Par la vertu de quatre pêcheurs...

Autor(en): **Bungener, Pierre**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue économique franco-suisse**

Band (Jahr): **40 (1960)**

Heft 3

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-887511>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

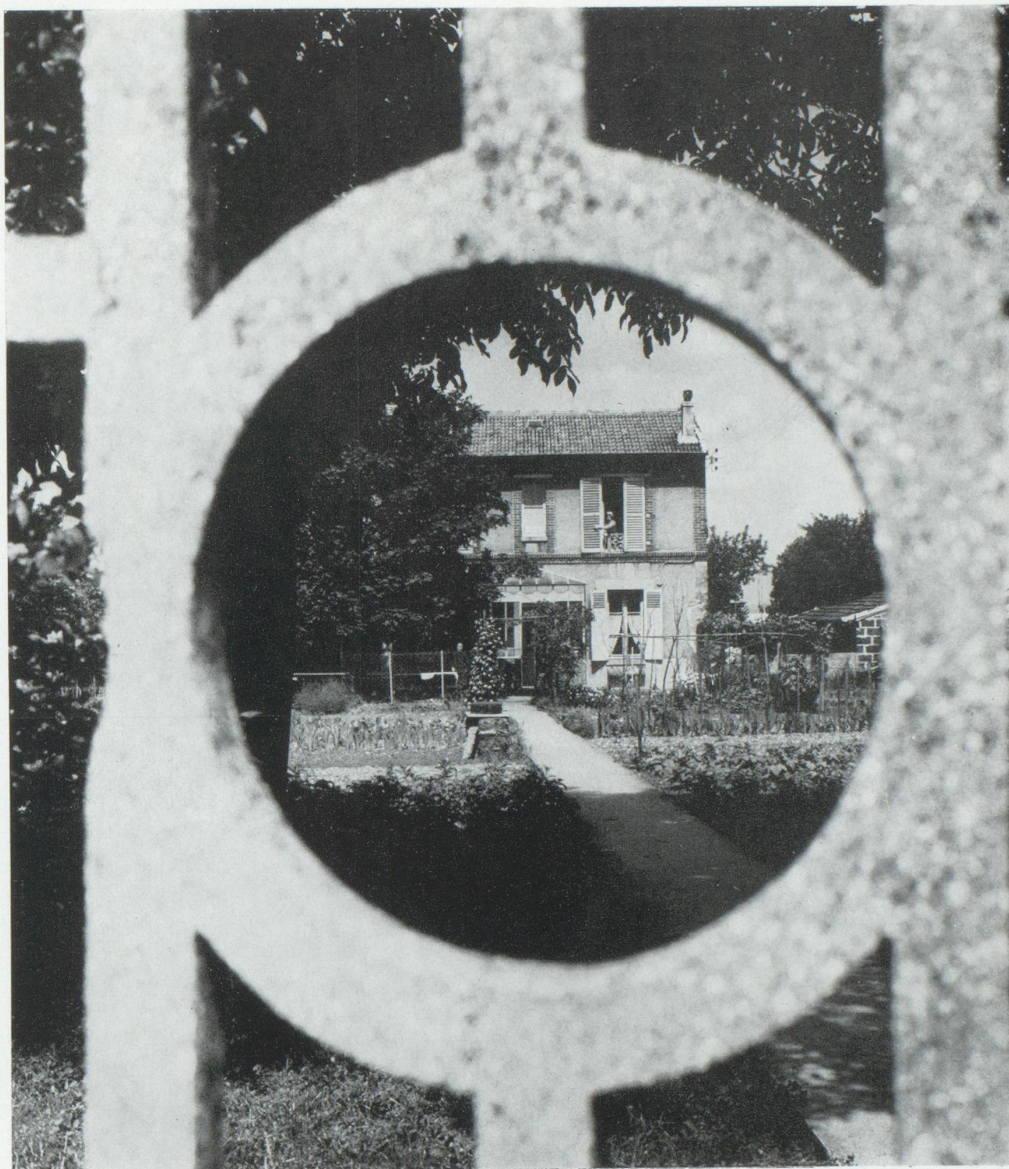
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PAR
LA
VERTU
DE
QUATRE
PÊCHERS...



par Pierre BUNGENER

Rédacteur en chef du journal « Réforme »

Que l'inventeur de la machine à habiter soit aussi celui de la maison de week-end, qu'à l'âge impitoyable du moteur il donne une telle place à son jardin, devrait être l'occasion d'une réflexion.

Jusqu'à une date récente, la banlieue proprement dite, qu'elle soit bourgeoise ou populaire, restait le navrant privilège des très grandes villes à l'urbanisme aberrant. La « zone » et ses cabanons, la monotonie des « pavillons » pauvrement cons-

truits en briques mécaniques, élevant leurs murs trop minces jusqu'à des toits à la géométrie compliquée, trahissaient soit la misère, soit le manque d'imagination de petits retraités qui, incapables de supporter la campagne, désiraient cependant la tranquillité. Mais aujourd'hui, une ceinture de lotissements même autour des localités de moindre importance et la vente de villages entiers à des citadins ne sont pas l'effet d'un besoin de se loger à tout prix. Il s'agit d'un goût nouveau, d'un désir de trouver ce que la vie urbaine n'est plus à même de donner.

Pendant quatorze mois, j'ai habité à une dizaine de kilomètres des portes de Paris, dans un décor d'îles et de guinguettes qui aurait séduit un peintre impressionniste. Les lignes d'arbres, le long de la rivière, faisaient avec les collines proches et le ciel un irréprochable accord de couleurs. Le cadre avait été humain et charmant,



il aurait pu l'être encore si, de toutes parts, cernant de vieilles demeures nobles et morcelant leurs pelouses, des villas n'avaient tout envahi. Pauvres banlieusards! Ils avaient rêvé de Versailles et de Vaux-le-Vicomte et n'avaient réussi qu'un stupide village nègre, avec des jardins grands comme des mouchoirs de poche, jalonnés de dalles et de statues, d'arbres prétentieux, fermés de portails insolents et radicalement étrangers au paysage... Je voudrais ne pas prendre la défense de ce médiocre quadrillage où l'on ne retrouvait ni l'architecture d'une ville ni les espaces de la campagne, mais comment ne pas le faire : là des citadins frustrés bridait leur impatience et cette faim d'air libre que d'autres assouvissent en scooters ou en 4 CV, quand vient le dimanche.

Une science mal informée, qui mesure les radiations solaires, calcule les calories et additionne les vitamines, a voulu nous faire croire qu'il suffisait de donner au corps humain sa ration de carbone et d'oxygène, ses heures de relaxation et sa dose d'ultra-violettes pour assurer son équilibre physiologique. C'est très probablement vrai chimiquement, mais l'homme ne vit pas de chimie seulement et c'est tout à fait insuffisant



Photos Vanthey / Almasy

moralement et psychologiquement. Court mérite que celui de ces savants qui n'ont pas su discerner, qui n'ont pas compris qu'un mystérieux enrichissement vient d'un simple contact avec la terre, tel que ses effets dépassent de loin le champ ridiculement réduit de leur microscope.

Le jardin est la plupart du temps trop petit pour restituer lui-même la nature, mais il en est comme un gage, comme une parabole. En dehors de toute esthétique (car la maison de week-end manque souvent d'allure et l'on sait ce que devient son cadre quand un marchand de biens s'est mis en tête de le faire valoir), les semis dont il est l'occasion, les minces récoltes qu'il procure, les quelques bouquets qu'il permet de composer avec des joies de propriétaire, font retrouver des vérités plus profondes. Il est comme le signe d'un ordre autre, plus humain, plus solide. Si peu qu'on ait le temps de les sentir, le rythme du temps, les saisons, comme aussi la modestie intelligente des ruraux sont suffisamment diffé-

rents de ce qu'on connaît en ville pour faire éclater tout ce que contiennent de démesure les horaires de travail contre nature et le continuel souci du rendement. Comparé à la déraison citadine, la leçon du jardin est sagesse : la vraie terre est là, c'est elle qu'on retourne, qu'on arrose, et la croissance n'y est jamais commandée par l'homme. Un pommier et un cerisier, malgré tous les insecticides et tous les engrais, rapporteront ce que Dieu voudra. Et une brassée de dahlias offerts à une voisine permettent d'établir des relations humaines qui n'existent plus ailleurs.

C'est un privilège incomparable que de faire ces découvertes. Pour un esprit fier, l'incorporation forcée au troupeau urbain est insupportable. La personnalité n'y survit que rarement. Mais cet arpent labouré refait de l'homme ce qu'il est appelé à être : une sorte de seigneur que n'entraverait aucune constitution. C'est à lui de prévoir, d'enrichir le sol, de calculer les assolements, de choisir les graines. Ce travail manuel là, celui de

la bêche et du sarcloir, celui de l'arrosoir, lui assurent une nouvelle dimension et chaque cueillette est une réussite qui n'est comparable à aucune autre.

Le risque, c'est évidemment de cultiver son jardin, comme un alibi, de le cultiver comme on s'évade. C'est de s'imaginer qu'il existe quelque part une vraie vie, à l'image de ce jardin, qui ne serait pas celle de

et son poids de responsabilités, ce n'est pas tant de rêver à un univers où la lutte professionnelle serait moins âpre et la ville moins tentaculaire. C'est plutôt d'équilibrer son existence, de réserver assez de détente et de réflexion pour être bien préparé et bien aimé. Le jardin apparaît dès lors comme une réponse à un problème essentiellement pratique de « ressourcement ». Il permet de « balancer » la déraison dans le métier. Il donne du recul par rapport aux difficultés quotidiennes et assure même un certain humour à l'égard des mythes si nombreux dont se nourrit notre temps.

Pendant des siècles, parce qu'ils avaient la campagne à portée de leur mains, les citadins ne se sont pas aperçus à quel point ils en avaient besoin. Puis d'un seul coup, l'oppression de la machine, son bruit, ses odeurs, les rues sans air les ont obligés à ouvrir les yeux. Ils ont vu les arbres en cage, les fleurs sous verre, la nature dans la ville moderne asservie et humiliée, se fanant aux halles en montagnes de feuillage et de racines, en tonnes de verdure alimentaire. Prisonniers de leurs termitières, de leurs alvéoles de ciment aride, de leurs mètres sordides, ils ont voulu échapper à ce qui leur semblait une malédiction et c'est leur petit jardin qui a été cette porte enfoncée...

Qu'on ne me dise pas que je rêve, qu'une haie et quelques plates-bandes ne tiennent pas de telles promesses ! J'affirme au contraire qu'il suffit du bruit d'un tourniquet sur une pelouse, d'une fontaine où viennent bourdonner les abeilles pour que d'un coup la ville soit balayée. Par une étrange puissance d'évolution, ces bruits suscitent un autre monde comme un parfum appelle un souvenir. Un peu de vent quand on a les yeux fermés et c'est, intuitivement, la forêt. Une cloche, et c'est une place de village envahie par une multitude endimanchée, une église aux tons fondus sous le chaud soleil voilé de poussière. Un fer qui grince, c'est un champ qu'on moissonne. Quand on s'éveille la nuit, l'image embrouillée de la lune, vue à travers le volet, semble celle d'une autre lune. On écoute. On discerne de multiples chants : des insectes d'abord, mais aussi des rossignols à qui la ville proche ne fait pas peur, le hullement de la chouette, une pompe qui grince dans une cour, un chien qui hurle. Et on s'aperçoit que, bercé par ces rumeurs, même le sommeil est meilleur.

Pierre BUNGENER

tous les jours et que nous pourrions opposer à son absurdité. Par la vertu de quatre pêcheurs, M. Toutlemonde, employé de bureau, satisferait ainsi à bon marché une vocation d'arboriculteur ou même de gentilhomme campagnard à peu près de la même façon qu'un enfant fuit une détestable vie scolaire en se vouant aux romans d'anticipation. Or la question, pour un homme ayant les pieds sur la terre

